

Emmanuel Pierrat

# L'industrie du sexe et du poisson pané



le dilettante



Emmanuel Pierrat

*L'Industrie du sexe  
et du poisson pané*

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

Couverture : Atelier Civard

© le dilettante, 2004.

ISBN 978-2-84263-414-8

*À Hervé Laroche et Om Parkash,  
en nostalgie des pêcheurs de Bombay.*



*Le chalut était vide*  
(*Onanisme*)

Gaëlle et Gwenaëlle décidèrent de rentrer au port sans attendre la tombée de la nuit. Autrefois, des espèces dissimulées de jour sous les rochers venaient, à foison, observer de plus près les lamparos agités par les marins. D'un coup de harpon, les candides animaux enlevés aux eaux froides étaient projetés dans les cales congelées.

La pêche était désormais vaine et le chalut restait vide. Arrivées à quai sans cargaison, les jumelles ne prirent pas la peine d'aller saluer les gars de la criée. Rien de plus inutile, de plus déprimant, que de ressasser les mêmes jérémiades : les eaux se dépeuplaient, l'Atlantique prenait des allures d'océan Désertique, les matelots du village allaient tous finir en cale

sèche, à déglutir le mauvais chouchen d'Hyper-Quimper, subissant, pétrifiés pour l'éternité, *Far Academy* sur TV Breizh.

Nul, à Tribidec, n'aurait mis en cause le savoir-faire des jumelles : elles connaissaient le métier, les poissons et les fonds. Les deux sœurs avaient enduré la fatigue de la haute mer, l'attente infinie du banc miraculeux, l'immobilité des flots, leur soudaine agitation, le vent qui rend fou. Elles auraient pu en remonter à tous les timoniers d'eau douce, saumâtre ou salée. Car Gaëlle et Gwenaëlle avaient vu le jour en Bretagne ; pire, elles étaient nées finisté-riennes. À quinze ans, elles avaient tourné navigatrices, sous la contrainte, et masturbatrices par défaut. D'ailleurs, le tout était lié.

Gaëlle avait été sodomisée, à quatorze ans, entre deux hangars à merlus par un quartier-maître de Lorient qui avait ahané en l'enfournant : « Tu as lu *Querelle de Brest* ? ». Depuis cette découverte un peu âpre de la sexualité, l'adolescente, plate encore, avait juré de ne plus jamais porter de pull marin ni de béret à pompon.

Les séquelles de l'initiation de sa sœur s'étaient révélées autrement déterminantes.

Gwenaëlle avait été déniaisée par l'oncle Jacques, lors d'un ramassage des casiers à homards, une soirée d'avril de son quinzième printemps. Elle souffrait de ses règles et en avait d'autant plus mal supporté la défloration. Tonton Jacquot – dit aussi, au bled, Jacquot le Mérou, tant il était charnu et rougeaud – avait tout juste éjaculé, puis relâché son étreinte, qu'une légère poussette de sa victime le fit basculer du pont. Il coula à pic, entraîné par ses quatre-vingt-dix kilos de graisse suante et malodorante, sans même tenter de freiner sa descente par quelque mouvement de nage désordonnée. Durant une vie d'alcool frelaté et de labeur ingrat, Jacquot le Mérou n'avait pas plus appris à nager qu'à prendre un bain. Sa première immersion de grande ampleur lui offrit l'occasion d'un ultime décrassage, médita Gwenaëlle en nettoyant ses cuisses maculées. Elle rejoignit Gaëlle sur sa couchette pour lui raconter le double accident. Elles crachèrent de concert dans une nasse, ce qui revenait, en langage de jumelles, à jurer de garder le secret.

L'enquête se limita à un maigre interrogatoire mené par la gendarmerie maritime. Aux

termes du procès-verbal, Gwenaëlle comme Gaëlle déclaraient s'être réveillées seules à bord du *Kwouign-aman* et n'avoir rien vu, rien entendu, rien senti sinon que l'air semblait, ce matin-là, moins chargé de pestilence. Le corps, enfin récuré, fut gâché dix jours plus tard par un dragueur de soles en baie de Douarnenez. Lorsque la viande du Jacquot fut ramenée à Tribidec, dans une embarcation où elle reposait parmi les carrelets, les pandores avaient déjà archivé le dossier de cet énième « disparu en mer ».

*Le Télégramme de Brest* consacra une demi-page au drame, rappelant que Loïc Frossec, le propre père des jumelles, le frère de l'asphyxié du jour, avait péri noyé, un an auparavant, au cours d'une campagne à la coquille Saint-Jacques. Le journal revenait aussi sur le destin tragique de leur mère, Marie. Celle-ci était morte en couches prématurées, dans les bras de l'unique sage-femme du canton, après avoir voulu profiter des grandes marées pour ramasser des bigorneaux sur les récifs rarement découverts. Alors qu'elle était grosse d'une portée de cinq fœtus, seuls deux têtards, Gaëlle et Gwenaëlle, avaient survécu au sinistre.

Les miraculées avaient accepté de commenter au localier la perte de leurs parents et de leur oncle. Les sœurs Frossec déclarèrent que, demeurant les ultimes navigatrices de la dynastie, elles éviteraient à l'avenir de s'en prendre aux crustacés, sans doute marabou-tés. Poisse ou Ankou, hasard ou fatalité, les jumelles n'entendaient pas risquer de nouveau la vengeance du Neptune de la coquille ou du Poséidon de la carapace.

En ouverture des pages « Pays Bigouden », un cliché mal tramé montrait Gaëlle et Gwenaëlle devant le chalutier familial, amarré à la jetée de Tribidec. Si la photographie avait été meilleure, les jumelles auraient affiché des cheveux blond vénitien tressés, des yeux clairs tirant sur le gris, des pommettes saillantes, de belles dents blanches, une peau laiteuse, tachetée de rousseurs, des formes à présent rebondies à souhait. Seule la taille les différenciait, ce qui autorisait les familiers à distinguer Gaëlle de Gwenaëlle : deux centimètres d'écart permettaient à celle-ci de dominer symboliquement sa sœur, sortie seconde du ventre de leur mère.

Sur l'image, elles dépassaient d'une bonne tête Madeleine, la veuve de Jacquot le Mérrou.

La mégère adoptait une dégaine de korrigan, lançant un regard méchant au photographe, du haut de son mètre quarante prolongé d'une coiffe de quinze centimètres. Aux côtés – ou plutôt aux bas-côtés – de ses nièces triomphantes, elle affichait sa rancœur de n'avoir pu elle-même enfanter ni mâle ni femelle. Rompue aux pratiques des médias grâce aux décès en cascade de sa parentèle, la vieille toupie, en dépit des apparences, clamait au lectorat sa fierté de voir les orphelines reprendre le *Kwouign-aman* et s'engager, seules, dans la pêche au chalut. Devenue leur tutrice, elle avait même autorisé l'émancipation de Gaëlle et Gwenaëlle.

En réalité, la Madeleine nourrissait l'espérance secrète d'un prochain naufrage, qui permettrait d'ouvrir, enfin, chez maître Robec, le notaire du patelin, la dernière succession de la série. La légende de l'illustration annonçait d'ailleurs : « Gwenaëlle et Gaëlle, ici accompagnées de leur tante, Madeleine Frossec, comptent repartir en mer à la fin de la semaine. L'équipe des pages nécrologiques du *Télégramme* leur souhaite bonne chance. »

L'« affaire des jeunes pêcheuses » avait provoqué, localement, un début de polémique.

Par crainte de la contre-publicité, le curé du village, le père Assoulec, avait refusé de bénir une troisième fois le bateau funeste. De plus, les deux paroissiennes n'étaient pas réapparues à l'église depuis leur profession de foi, six ans auparavant. L'ecclésiastique les avait aussi soupçonnées quand, une nuit de 14 août, à la veille du pardon, la Vierge qui marquait le début de la route départementale avait été bâchée d'une capote géante tressée en mailles de filet rose. La beauté jointe à la témérité grandissante des jumelles n'avait rien arrangé à la méfiance du père Assoulec. Un tel faisceau d'indices l'avait même convaincu que les deux diablasses avaient pactisé avec Satan en personne. Préoccupé par la croisade contre le Mal, l'homme d'église ne souhaitait en rien parrainer l'une de ses croisières.

Un comité de bigotes en dissidence, rejetant tout amalgame facile entre pêcheuses et pécheuses, avait organisé une vente de charité afin que les deux pupilles pussent s'acheter des flotteurs neufs qui, en contrepartie, arboraient le sigle des JMJ, les Journées mondiales de la jeunesse. Le groupe de fidèles suivait en cela les consignes du fringant évêque de Quimper,

dont le discours moderne – et la chasuble Castelbajac – les séduisait plus que les imprécations en mauvais latin de ce ringard d’Assoulec. À entendre la hiérarchie rajeunie du clergé, le travail de mission et de conversion des générations montantes devait se poursuivre en ciblant le public des écoles de plongée ou de voile, désormais plus nombreuses que les sardines dans les eaux de la région.

Des remous avaient aussi agité les laïcs. Le directeur du lycée professionnel avait asséné sur Radio-France Armorique que le métier de pêcheur ne s’improvisait plus. Seul l’apprentissage cumulé de l’ichtyologie, de la gestion et des nouvelles technologies assurerait l’avenir d’un secteur touché par une crise profonde, née d’un prélèvement intensif comme de l’ignorance voire de l’imbécillité congénitale des autochtones, affirmait-il non sans audace pour le Vendéen d’origine qu’il était. À l’issue de cette envolée, il ne prédisait pas de fortes prises aux jeunes patronnes du *Kwouignaman*.

Le proviseur du lycée général de la sous-préfecture, rival du Chouan, avait regretté que les jumelles, si brillantes au collège, n’aient

pas poursuivi des études classiques pour lesquelles, au sein d'une population particulièrement léthargique, elles avaient révélé un goût et un talent inattendus. L'honnête fonctionnaire croyait aux vertus de la culture, même régionale. Il avait démontré, grâce au Festival des jeunes morues – qu'il organisait pendant les trois mois de vacances scolaires et dont il assurait à la fois la programmation, l'exclusivité de la vente de crêpes fourrées et les partenariats d'envergure («avec le soutien du centre commercial Carnac II» proclamaient banderoles et *flyers*) – que, même en Bretagne profonde, éducation pouvait rimer avec pognon.

Au cœur de ce brouhaha, personne n'avait réussi à empêcher les sœurs Frossec d'abandonner pour de bon l'école et de prendre la mer afin d'y parfaire leur science de l'halieutique. La gémellité ne doublait pas la force de leurs convictions, elle la décuplait, les aidant à faire litière de la désapprobation des villageois. Gaëlle et Gwenaëlle étaient semblables en tous points, de physionomie comme de caractère. L'empathie dans laquelle elles communiaient les soutenait vague après vague, chalut après chalut, lorsqu'il fallait rester au large

plusieurs jours, parfois quelques semaines. Cette vie d'inconfort et de promiscuité nécessitait peu de conversations. D'instinct, Gaëlle comprenait ce que Gwenaëlle ressentait, et vice versa.

L'isolement, certes volontaire, n'allait pas sans perturber sexuellement les deux adolescentes. Depuis l'agression frontale de Gwenaëlle et celle, anale, de Gaëlle, leur libido n'avait rencontré qu'un long « calme plat » – tel qu'il est dépeint d'ordinaire au beau milieu de tout roman maritime, ou « une morne plaine », si le lecteur, déjà las des embruns, préfère les analogies plus terre à terre. Pendant quelques mois, cet exil avait favorisé le travail de deuil.

Mais la nubilité des jeunes filles, celle-là même qui enflammait tant le clairvoyant Assoulec, reprenait le dessus. Certains s'excitent, dans leur wagon de chemin de fer, à la trépidation de la machine. Les jumelles s'échauffaient au rythme des roulis du *Kwouign-aman* et des vibrations de son moteur.

De curiosité, un jour où le filet était gorgé d'espèces aux allures phalliques, Gwenaëlle avait achevé son dépucelage avec un beau congre. Elle avait d'abord tenté de se l'enfiler

museau en avant. Mais les petites dents vicieuses de la bête lui avaient déchiré les grandes lèvres plutôt que de les enfler d'excitation. La jeune gourmande avait nettoyé la plaie, pour s'introduire aussi sec la queue de l'animal. Cette fois, elle avait pu se ramoner avec plus de plaisir. Mais l'exercice l'avait laissée sur sa faim. Elle savait que celle-ci ne serait jamais repue par des poissons, aussi turgescents fussent-ils, même si la perspective d'attraper au filet une anguille ou un serpent de mer pouvait, au cours d'une nuit d'insomnie à bord, la faire mouiller.

Bien sûr, les deux sœurs s'étaient essayées l'une à l'autre, se trouvant toutes deux assez gironde pour ça. Las, l'éclat des sœurs Frossec, loin de les stimuler, rapprochait la séance de lesbianisme incestueux d'une banale branlette au miroir, ce qui, vu ainsi, ôtait beaucoup d'exotisme au concept de départ. Ni Gaëlle ni Gwenaëlle n'avaient envie de s'envoyer leur clone. La lassitude les gagnait déjà à l'idée de passer leur jeunesse à se lécher... Leur manque d'expérience n'avait pas amélioré cette tentative de gamahuchage respectif. Il existe, chez les poissons, une espèce, appelée

*molly* amazones, qui ne connaît que le genre femelle. Les bestioles vivent entre elles, se contentant du sperme d'espèces voisines pour se reproduire. Ce type de solution autarcique, qui tombait sous le sens pour des femmes isolées en mer, n'agréait pas à ceux des jumelles. Au gré de pulsions de plus en plus préoccupantes, elles avaient compris qu'elles étaient prisonnières du troublant chalutier.

Elles n'avaient pas pour autant détourné la tête, ou, pour être précis, les mains, de toute forme d'autosuffisance. Gaëlle et Gwenaëlle étaient retournées à la masturbation. Faute de bites, on avale ses doigts. Leur motivation principale à l'acte solitaire, répété jour après jour en période de pêche, consistait à penser, au cœur de l'action, au père Assoulec. Le bonhomme, obsédé, n'avait rien de trivial ; mais il consacrait annuellement un sermon à l'onanisme des marins esseulés – ou, pire, à la débauche socratique – qui les guettait pendant les interminables campagnes de chasse au thon. Sa harangue mettait chaque printemps tout le village en rut et provoquait, neuf mois plus tard, des portées de nouveaux bouseux promis à puer la crevette de la naissance au

cimetière. Fortes de ce souvenir et de leur célibat, les jumelles avaient connu de longues marées masturbatoires.

*Plonger dans les abysses*  
(*Sans Falco*)

Il faut admettre que la mer avait d'emblée captivé les sœurs Frossec. La formule a des allures de poncif pour une aventure semi-océanique et, bientôt, heureusement, semi-érotique. Mais c'était heureux, car, après avoir réarmé le *Kwouign-aman*, les jumelles n'avaient pu souffler. Il y avait si peu de merlans à pêcher et tant de dettes à rembourser ! De quinze à dix-huit ans, elles n'avaient disposé d'aucun congé, d'aucun jour sans trémail à traîner, d'aucune nuit complète. L'Atlantique les avait d'abord fascinées, puis accaparées, avant de les décourager.

Leur attrait pour le large remontait à leur plus rude enfance. Les jumelles avaient grandi au sein d'un clan composé de leur père, de